Campagne 1914 – 1918 - Historique du 21e Régiment d'Artillerie de Campagne

Henri Charles-Lavauzelle, éditeur militaire – Paris - 1920

Source : http://gallica.bnf.fr. - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2014

HISTORIQUE

DU

21e Régiment d'Artillerie

de Campagne



PARIS
Henri CHARLES-LAVAUZELLE
Editeur militaire
124, Boulevard Saint-Germain, 124
(MÊME MAISON A LIMOGES)

1920

Source : http://gallica.bnf.fr. - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2014

HISTORIQUE DU RÉGIMENT

Le 2 août 1914, le 21e régiment d'artillerie mobilisait ses neuf batteries sous le commandement du colonel **KAPPES** et du lieutenant-colonel **ÉVRARD**. Il constituait l'artillerie de la 23e D. I. (général **LEBLOND**) du 12e corps d'armée (général **ROQUES**).
Embarqué à Ruelle et à Angoulême, les 5 et 6 août, il débarquait deux jours après dans le voisinage de Sainte-Menehould, traversait l'Argonne par une chaleur torride, et, après quelques étapes pénibles, s'arrêtait pour cantonner à Lamouilly, sur la Chiers. Le 20 août, il y était encore, trouvant le temps très long, impatient d'entrer dans la bataille, et n'ayant qu'une crainte, à la lecture des nouvelles affichées aux mairies, celle que la guerre ne finisse avant qu'il ait eu l'occasion d'être engagé dans le combat.
Illusion qui ne devait pas durer !
Dans la nuit du 20 au 21, la division est alertée. On part, et, le 21, au petit jour, dans les premiers rayons d'un soleil radieux, on entre en Belgique. Accueil enthousiaste des habitants, à qui nous apparaissons comme des libérateurs. Le Boche est parti la veille en fusillant quelques jeunes gens. Pourquoi ? Pour rien, parce que le Boche assassine. On passe. Longtemps on marche dans la forêt, admirable. L'avant-garde (138e R. I. et 3e groupe du 21e) en débouche, en face du petit village de Pin et, à 13 h.40, en ce 21e jour du 8e mois, la 8e batterie du 21e envoyait aux Boches le premier obus du régiment. Le soir, l'ennemi se retirait. On le suivait, et, pendant deux jours, on crut à la victoire.
La victoire ! Il fallut l'attendre cinquante mois ! et pendant cinquante mois, où souvent il connut la pire misère, incapable de découragement et de défaillance, le 21e assura sa tâche, souvent très lourde, avec la même bravoure inlassable, la même modestie héroïque, avec la résignation et la sérénité des braves gens.
Du 23 août au 5 septembre, c'est la retraite ; du 6 au 11 septembre, la bataille de la Marne ; puis, c'est Reims, jusqu'en octobre ; d'octobre 1014 à mars 1915, c'est la Champagne, entre Auberive et Souain.
C'est ensuite la Lorraine, du bois Le-Prêtre à la forêt de Mortmare, pendant avril, mai, juin ; de juillet 1915 à mars 1916, c'est l'Artois, en arrière du Labyrinthe ; au début d'avril 1916, c'est Verdun, jusqu'à la fin de juin ; juillet 1916 à novembre, c'est Soissons, puis le Chemin-des-Dames. Novembre 1916 à janvier 1917, la Somme, en face de la Maisonnette. 3 janvier-10 octobre 1917, la Champagne, de la ferme des Wacques à Maisons-de-Champagne.
Enfin, l'Italie, de novembre 1917 à l'armistice, sur le Piave et sur l'Altipiano d'Asiago.
Cette simple énumération, où se lisent tant de noms écrits en lettres de sang dans l'histoire de la grande guerre, suffirait pour faire deviner l'immense effort qu'a fourni le 21e.
Quelques récits feront mieux sentir avec quelle générosité il a prodigué son courage, son énergie et son dévouement.

Source : http://gallica.bnf.fr. - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2014

LA RETRAITE.

Pour le régiment, elle commence le 23 août, aux environs de Straimont (10 kilomètres environ sud-ouest de Neufchâteau).
Elle fut très dure. La nuit, on marche ; le jour, on marche et on se bat. En quatre jours, on dort six heures. On mange... ce qu'on peut, quand on le peut, des raves dans les champs de Florenville, du pain imbibé de pétrole devant la gare de Margut. Et l'on marchait toujours ; et, tout le long des routes, ce sont les douloureux convois de blessés, et ce sont les convois plus pitoyables encore des pauvres habitants fuyant l'invasion. Mais, dans ce lamentable exode d'une détresse qui fend le cœur, il n'y a nulle panique, nulle hâte ; il n'y a qu'une infinie tristesse dont le spectacle nous serre la gorge. On passe, et la retraite continue. La nuit, la lueur des incendies jalonne les progrès du Boche triomphant.
Les 25 et 26 août, le régiment passe la Meuse entre Pouilly et Beaumont, après avoir traversé les bois d'Inor par des sentiers défoncés, que les servants, en tête de la colonne, élargissent à coups de hachettes et à coups de scies. Sur la rive ouest, il s'arrête et se met en batterie. Ses obus et les balles de nos fantassins entassent pendant trois jours les cadavres boches aux lisières des bois, tandis qu'à notre droite, bordée par les baïonnettes des coloniaux, la Meuse coule rouge.
Pendant trois jours, le 12e corps tient l'ennemi en échec, même il le force à reculer ; victoire utile, puisqu'elle a permis au corps voisin de se dégager, mais victoire sans lendemain, car, le 29, il faut se replier pour se conformer au mouvement général de retraite.
La rage au cœur, les batteries reprennent la route qui mène à Vouziers. Il fait chaud ; beaucoup de chevaux tombent morts; les hommes sont exténués. On traverse Vouziers, puis Vitry-le-François. On marche dans l'atroce sensation de l'effort qu'on ne peut plus dépasser. Jusqu'où va-t-on ? Et jusqu'à quand cette retraite épuisante ? Personne ne sait rien, mais les artilleurs du 21e ignorent le découragement, et, dans leur immense lassitude, une idée fixe les soutient : la confiance.

LA MARNE.

Le 6 septembre, halte ! Enfin ! A chaque batterie rassemblée, un ordre est lu :

Au moment où s'engage une bataille dont dépend le salut du pays, il importe de rappeler à tous que le moment n'est plus de regarder en arrière ; tous les efforts doivent être employés à attaquer et à refouler l'ennemi. Une troupe qui ne peut plus avancer devra, coûte que coûte, garder le terrain conquis et se faire tuer sur place plutôt que de reculer. Dans les circonstances actuelles, aucune défaillance ne peut être tolérée.
— Signé : **JOFFRE**.

Alors, un frémissement passe, les têtes se redressent, les poitrines s'ouvrent. Chacun sent que des grandes choses se préparent et brûle du désir d'y participer.
C'était la bataille de la Marne qui s'engageait. Dans la nuit, le 21e tout entier y prend place, entre Sommepuis et Vitry-le-François. Il fait partie de la IVe armée (général **de LANGLE de CARRY),** composée des 17e et 12e C. A., du corps colonial et du 2e C. A. échelonnés dans cet ordre depuis le camp de Mailly jusqu'à Sermaize.
Le 7, au petit jour, les trois groupes (commandant **BOISSEUL**, commandant **ROY**, commandant

COUSTOLLES) sont en batterie ; le 1er et le 3e groupe à l'ouest de Sommepuis, près de la ferme des Grandes-Perthes, le 2e près de Châtel-Raould, où il se trouve depuis la veille. En face d'eux, ils ont le 5e corps allemand, IVe armée (duc Albrecht de Wurtemberg). Tout à coup, vers 7 heures, un obus arrive, puis un autre, puis d'autres en rafales. Nos canons ripostent, et, dans le vacarme grandissant, les commandants de batterie et les chefs de sections hurlent leurs commandements. Des caissons flambent, des hommes tombent.
Au 1er groupe, le commandant **BOISSEUL** est tué pendant que, avec un sang-froid admirable, sous un bombardement constant de 105 fusants, il observe les tirs de ses batteries.
A la 9e batterie, une pièce n'a plus de servants. Marcel **GENTY** (8e batterie), téléphoniste à la voiture-observatoire, momentanément inoccupé, y court spontanément et, à lui tout seul, « *assure avec succès et sans arrêt le tir de ce canon sous un bombardement extrêmement violent et ininterrompu d'artillerie lourde* ».

Quelques pas plus loin, le brigadier Jean **LACHAUD** (8e batterie) a la cuisse labouree par un éclat d'obus. On veut l'emmener au poste de secours : « *Plus tard,* dit-il, *je peux me tenir tout seul. Occupez-vous d'abord de ce pauvre* ***CHATELÊT*** *qui souffre tant.* »

A la 5e batterie, le canonnier Roger **ROUX**, blessé le matin du 8, refuse de se faire évacuer et reste à son poste jusqu'à ce qu'un éclat d'obus vienne l'y tuer, le soir même.
Au 2e groupe, la bataille est particulièrement dure. Elle a commencé dans la matinée du 6, et, le 6 au soir, la 4e batterie (capitaine **ROUCHETTE**, puis lieutenant **JARD**) et la 5e batterie (capitaine **DEVIN**, puis sous-lieutenant **ÉPARDEAU**) avaient chacune plus du tiers de leur batterie de tir hors de combat. N'entendant plus de commandements de son commandant de batterie, le canonnier **EGLY** (4e batterie) s'offre pour aller voir ce qui se passe. Il part sous un horrible bombardement, reçoit une balle de schrapnell, continue sa mission et revient à la batterie rendre compte que le capitaine (**ROUCHETTE**) vient d'être blessé.
Les journées du 7 et du 8 sont plus meurtrières encore pour le 2e groupe. Le 8 au soir, tous ses officiers sont hors de combat, tués ou blessés. On doit faire appel à un régiment voisin pour assurer le commandement de ce brave groupe épuisé. Il est confié au capitaine **NEYRAUD**, du 52e R. A. C.
La lutte se poursuit le 9 et le 10, mais avec moins d'intensité. L'ennemi a reculé. Dès le 9, le 3e groupe a pu se déplacer de quelques kilomètres en avant et s'installer en face de Sommepuis entre des tas de cadavres de fantassins saxons, au milieu desquels râlent encore des blessés.
Le 11, enfin, tout le monde s'ébranle vers le nord. La poursuite commence; c'est vraiment la victoire. La joie rayonne, et pourtant il pleut ; les chemins sont défoncés, on marche dans l'eau, on dort dans l'eau, on a froid. Peu importe, le Boche fuit, on est content. Et le régiment, ayant passé la Marne à Couvrot et Pagny, marche à bonne allure vers le nord, utilisant au mieux ses temps d'arrêt pour accélérer, par quelques salves bien placées, le mouvement des arrière-gardes boches.
Le 17, il s'arrête devant Perthes-les-Hurlus, où ses tirs efficaces permettent à nos fantassins d'entrer le 18.
Enfin, le 19, toute la division rassemblée dans le camp de Châlons, entre Vadenay et Mourmelon, s'arrête pour souffler un peu.

Source : http://gallica.bnf.fr. - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2014

LA CHAMPAGNE.
(22 septembre 1914 - 24 mars 1915.)

On souffle deux jours et on repart. En une pénible marche de nuit, il franchit la montagne de Reims et on débouche au jour devant la ville martyre, dont la cathédrale a déjà reçu quelques obus. Des hauteurs de Berru, les Boches surveillent toute la région et saluent de quelques obus inoffensifs l'arrivée du 3e groupe. Les positions de batteries sont difficiles à trouver, les masques rares ou insuffisants. En pleine vue du Boche et près de lui, les 1er et 2e groupes (commandant **GIRARDIN**, capitaine **NEYRAUD**) passent de dures journées près de Taissy et Saint-Léonard, mais ils s'y couvrent de gloire les 26 et 27 septembre, en décimant à 500 mètres les régiments de réserve de la garde prussienne dont l'attaque soudaine avait submergé nos fantassins. Dans le même temps, à l'affût dans Reims même, la 9e batterie (lieutenant **de WERBIER**) fauchait sans arrêt les vagues renouvelées, de ces orgueilleuses troupes.

C'est au cours de ces combats que, pendant un tir de barrage mené à toute vitesse, le canonnier André **PERRIER** (1re batterie) a les doigts pris entre la culasse et le frein. On déclavète en hâte, et, sitôt libéré, **PERRIER**, qui souffre atrocement, dit à son chef de pièce : « *Maintenant maréchal des logis, il faut reprendre le tir. Cet accident-là, c'était de ma faute. D'ailleurs, je n'ai besoin que d'une main pour être tireur.* »

Un nouveau déplacement et une nouvelle marche de nuit amènent le régiment près de Suippes, le 2 octobre. Une position pour un groupe existe entre Jonchery et Suippes, derrière les carrières, non loin du moulin de Chantereine. Pendant un mois, les trois groupes s'y succèdent, se relevant par roulement toutes les vingt-quatre heures, ayant ainsi deux jours de repos sur trois. On en a besoin, tout le monde est fatigué, et les malades sont nombreux. Le secteur est heureusement calme, troublé seulement par de minimes actions locales que l'artillerie appuie de quelques rafales. Les branches de sapin et les mottes de terre qui recouvrent les petits trous bourrés de paille où l'on gîte donnent une impression de confortable et de sécurité. On se repose.

Un deuil cruel, hélas ! vient frapper le régiment. Le 1er novembre, à la ferme de Jonchery, où il avait son poste de commandement, le lieutenant-colonel **ÉVRARD**, était mortellement blessé par un obus allemand. Sans illusion sur la gravité de son état, il demande à être transporté aux échelons, au milieu de ses canonniers, « ***pour que sa mort***, dit-il lui-même, ***serve d'exemple*** ». Là, il fait donner l'ordre de laisser approcher tous ceux qui sont présents, et, d'une voix affaiblie, où vibre encore son habituelle énergie, leur dit : « *Approchez, mes amis, votre colonel va mourir. Il ne regrette pas la vie, mais seulement de n'avoir pas pu faire davantage pour la patrie. La guerre sera longue encore. Promettez-moi de me venger et de combattre jusqu'au bout pour la victoire. Je ne redoute pas la mort ; j'ai toujours aimé le bon Dieu. Dites à ma pauvre femme et à mes pauvres enfants que je les aimais bien aussi.* » De telles paroles font semence de noblesse dans le cœur de ceux qui les entendent ; et le 21e n'a jamais oublié le chef admirable qui les prononça.

Au début de novembre, les groupes s'étalent entre Saint-Hilaire-le-Grand et les carrières de Jonchery, et la vie de secteur s'établit. Chaque batterie se fortifie sur sa position, les abris se construisent, des boyaux de circulation se creusent, les réseaux téléphoniques se développent, le camouflage est pratiqué avec méthode, des caillebotis apparaissent. On se prépare à l'hiver que l'on sent proche. Déjà, les feuilles tombent, les petits bois de sapins aux formes géométriques ont l'air de

cimetières qui attendent, et, dans les champs abandonnés qui se succèdent en monotones ondulations, les obus boches font des ronds blancs.
Comme secteur de tir : Auberive, l'Epine de Vedegrange, le bois en Y, le bois B.
Le bois B, forteresse sinistre, contre laquelle, en deux mois, trois attaques se sont brisées ; une quatrième est décidée pour le 21 décembre; les 1er et 3e groupes du 21e se mettront en batterie le long de la Ain, entre Saint-Hilaire et Souain; on garnira de chiffons les roues et les boucliers des canons, pour faire moins de bruit, car le Boche ne sera pas loin. Pendant trois nuits, on travaille sous une pluie torrentielle pour préparer l'attaque. A l'heure fixée, le 21, les réseaux sont coupés, les fantassins s'élancent. Pas un ne reviendra; une fois de plus, le bois B a englouti ceux que les mitrailleuses avaient épargnés.
La monotone existence du secteur reprend avec la pluie, la neige et le froid. On fête le premier Noël de guerre, et, malgré les souhaits de nouvelle année, que, à minuit exactement, dans la nuit du 31 décembre au 1er janvier, le Boche lui adresse sous forme d'obus français (pris à Maubeuge, paraît-il), le 21e aborde 1915 avec la belle confiance et le haut moral qui seront, jusqu'à la fin, son glorieux apanage.
L'hiver passe. Le 24 mars, enfin, le régiment est relevé par le 26e R. A. C., et, pour la première fois au repos, va, dans la vallée de la Moivre (est-sud-est de Châlons), reprendre, tout étonné, contact avec la civilisation.

LA LORRAINE.
(1er avril 1915 - 12 juin 1915.)

Contact bref, car le 30 mars le régiment embarquait à Châlons, à destination de la Lorraine. A l'arrivée, bivouac, verglas, nuit glaciale pendant laquelle le pas gymnastique remplace le sommeil. Le 1er avril, reconnaissance à l'ouest du bois Le Prêtre, sur les crêtes vigoureusement marquées et dans les ravins sinueux de la région de Mamey, aux lisières du bois de la Lampe, du bois Brûlé et de la magnifique forêt de Puvenelle. Le 2, mise en batterie, et, du 3 au 9, sous une pluie battante qui ne cesse à peu près pas, accompagnement d'une attaque d'assez grande envergure en direction générale de Thiaucourt. Semaine pénible, au cours de laquelle le régiment, en alerte jour et nuit, se dépense sans compter.

C'est le sous-lieutenant **BUISSON** (7e batterie) que le général commandant le C. A. félicite pour être, « *pendant un violent bombardement, sorti des tranchées de première ligne en rampant afin d'aller recueillir sur l'ennemi les renseignements qu'il avait eu mission de se procurer* ».

C'est le maréchal des logis **FAGET** (1re batterie), qui, « *chef d'une pièce devant exécuter un tir lent, a préféré assurer seul le service de cette pièce plutôt que d'exposer le reste de son personnel, cinq servants ayant été successivement blessés à ses côtés* ».

Gênée par un temps abominable, l'attaque ne peut malheureusement obtenir qu'un succès partiel ; et, après quelques jours de calme imposés par la neige, il faut repousser les contre-attaques que le Boche déclenche jusqu'au 25 avril. Enfin, le soleil paraît et fait sécher la boue, dont pendant vingt-cinq jours nos poilus sont restés enduits, la terrible boue lorraine, plus collante que la glu. Entre deux tirs, on va cueillir le muguet du 1er mai à l'ombre des arbres géants de la forêt de Puvenelle. Les jours passent.

Source : http://gallica.bnf.fr. - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2014

Le 12 mai, des batteries se déplacent un peu vers l'est et vont prendre place dans les sous-bois délicieux du ravin de Limey. Puis, le 9 juin, le régiment part au repos près de Toul (Pierre-la-Trèbe, Bicqueley). Pourtant, le 3e groupe (commandant **GERBENNE**), qui prête son appui au 21e C. A., reste encore deux jours (10-12 juin) en position devant Flirey, au bois de La Voisogne, que les balles boches harcèlent de leurs sifflements énervants.
Embarqué le 16 juin, le régiment est transporté dans la région d'Amiens, où la 8e batterie (capitaine **NADAL**) est, à sa descente du train, saluée de deux bombes d'avions.
Après un mois de repos pendant lequel apparaissent les premières permissions, le 21e se rend, par étapes, près d'Arras, et prend, le 23 juillet, position derrière le Labyrinthe.

L'ARTOIS.
(23 juillet 1915 - 12 mars 1916.)

Les neuf batteries sont installées au nord d'Arras, dans le ravin de Roclincourt (1er groupe), derrière Écurie (2e groupe) et dans le Fond-de-Vase (3e groupe). Leur champ de tir est la région : moulin de Neuville, Les Tilleuls, crête de Vimy, Thélus. Malgré le beau temps, le pays est triste, fait de molles ondulations couvertes de ce qui fut des champs de betteraves ou de blé, maintenant « sinistres champs interminables à demi effacés et couleur de haillons, troués autant que des nécropoles ». De loin en loin, des chemins creux, et d'un bout à l'autre du tableau, une vague rangée de traits verticaux rapprochés et soulignés comme des bâtons de pages d'écriture. C'est la route de Lille, dont les arbres, un à un, se feront couper par les obus. Dans la terre molle, inexorablement fouillée par les projectiles, les tranchées se renforcent de sacs à terre; elles forment au Labyrinthe, un inextricable fouillis où l'artilleur a grand' peine à distinguer la ligne boche.
Dès le 5 septembre, on prépare une grande attaque. On entend dire qu'il y aura un gros coup en Champagne et un autre en Artois, ici même où, par deux fois déjà, la victoire avait souri. On attend le jour J avec un enthousiasme fiévreux. Tout le monde veut être de la fête. Témoin, le canonnier **JAVAILLON** (7e batterie), qui, évacué pour blessure légère, refuse de partir et reste à la position pour participer à l'attaque.
Après deux jours d'une préparation intense, où chaque batterie a tiré près de 2.000 obus, l'attaque se déclenche le 25 au matin. Tout de suite, les tirs s'allongent, précédant la marche de l'infanterie qui est magnifiquement partie à l'assaut, alignée comme à une revue et drapeaux déployés. Le lieutenant **KAPLAN**, orienteur du 3e groupe, officier de liaison avec l'infanterie, part avec les premières vagues, pénètre un des premiers dans les tranchées ennemies, entraîne un groupe de fantassins dont tous les gradés ont été mis hors de combat, tue du Boche et s'en tire on ne sait comment, ayant fourni sans relâche au commandement des renseignements les plus précieux. Sa conduite lui a valu la croix de la Légion d'honneur.
Le 26, nouvelle attaque, retardée par le brouillard. Avance minime — c'est fini — la grande attaque n'a presque rien donné. La bataille continue pourtant, mais à coups de grenades et de fusils de chasse. Puis c'est la guerre des mines qui commence en octobre et durera jusqu'au printemps, lutte sournoise et brutale dont l'horreur énervante s'ajoute à la lourde mélancolie de l'hiver. « Il ne pleut pas, mais tout est mouillé, suintant, lavé, naufragé, et la lumière blafarde a l'air de couler. » Les boyaux sont des canaux de boue ; des hommes s'y enlisent et meurent. Les abris s'effondrent. « Sur la terre, champ de mort, se juxtapose étroitement le champ de tristesse du ciel. » Il pleut, puis c'est

la neige et la pluie encore. Et, malgré le temps horrible, ce sont journellement des petits combats, pour la reprise d'un entonnoir ou le déplacement d'une barricade. Les Boches pratiquent aussi le marmitage méthodique des batteries. Le secteur est fatigant.
Enfin, le 10 mars, dans un océan de boue liquide, des batteries écossaises viennent relever le régiment, qui va au repos près de Montdidier.

VERDUN.
(5 avril 1916 - 23 juin 1916.)

Un nouveau bond en chemin de fer ramenait, le 2 avril, dans la région de Verdun, où, depuis plus d'un mois, la bataille faisait rage. Dès avant le débarquement, quelques visions révélatrices avaient frappé les regards : des voitures et des canons formant, dans un ordre impeccable, des parcs vastes comme des villes, d'interminables éparpillements de tas réguliers d'obus de toutes dimensions, des wagons tout remplis de canons en miettes, des trains entiers chargés de douilles étirées, une circulation forcenée d'autos et de camions, partout des troupes.
Le régiment est alors sous le commandement du colonel **MAUCORPS** (commandant l'A. D.) et du chef d'escadron **QUANTIN**. Les reconnaissances se font **le 4 avril**, dans le vacarme incessant d'un prodigieux bombardement.

Dans les nuits du 5 au 6 et du 6 au 7, sections par sections, les batteries du 21e relèvent celles du 41e. La 1re batterie (capitaine **CAPDEVIELLE**) est dans la vallée de la Meuse, le long du canal, près de la ferme Wameau. Les huit autres (capitaines **PAUQUINOT**, **DORDET**, **JARD**, **ENRIA**, **des HAUTCHAMPS**, **LAVIGNE**, **NADAL**, **de WERBIER**) sont sur la crête de Froideterre, longue croupe qui monte de la Meuse vers le nord-est pour rejoindre les hauteurs de Douaumont et de Fleury, ayant derrière elle la crête plus élevée des forts de Belleville et de Saint-Michel, qui la séparent de Verdun. Entre les deux crêtes court un ravin profond et sinueux, marécageux par endroits. C'est l'itinéraire forcé des ravitaillements, qui jalonnent leur route de voitures brisées et de chevaux morts. De place en place, sur ces croupes « battues par les obus comme le roc par les vagues de l'océan », des vestiges de bois, des traces de boqueteaux, quelques arbres déchiquetés et noircis. Immédiatement derrière les batteries, d'inimaginables entassements de milliers et de milliers de douilles, que l'on n'a pas eu le temps d'évacuer sur l'arrière. Partout, des débris de choses tordues, brisées, déchirées, brûlées ; partout, l'image de la destruction ; partout, l'empreinte de la mort. Il n'y a plus de sol, il n'y a que des trous qui se mangent les uns les autres et dont le fantastique enchevêtrement se modifie continuellement dans la fumée et dans le fracas des explosions. Dans l'air, c'est la musique lancinante des obus qui sifflent et qui grincent, qui hurlent 1 ou qui ronronnent, épouvantables concerts où dominent trop souvent l'éclatement trop proche des 210 allongés.
Pendant soixante-dix-neuf jours et soixante-dix-neuf nuits, le régiment vivra dans cet enfer, dormant peu mangeant mal, martelé par les obus et étouffé par les gaz, ayant, avec une héroïque sérénité, consenti par avance tous les sacrifices pour que reste inviolée la consigne de la fière citadelle lorraine : « ***On ne passe pas.*** »
L'effort fut immense, les pertes lourdes. A quelques jours d'intervalle, aux points les plus dangereux de la cote du Poivre, le capitaine **des HAUTCHAMPS** (6e batterie) et le sous-lieutenant

HOUCHOU (9e batterie) se faisaient glorieusement tuer pendant qu'ils observaient leur tir. Plus tard, sur Froideterre, le sous-lieutenant **GUMTINI** (7e batterie) tombait mortellement frappé par un obus en visitant sa section, écrasée par un intense bombardement.
A la 8e batterie, toute la 2e section avait fondu, à l'exception d'un seul canonnier. A la 4e pièce de cette même batterie, quatre chefs de pièce s'étaient succédé, tous volontaires pour prendre un poste où la mort les guettait.
Au milieu de tant de deuils, le moral, pourtant, ne faiblit jamais.

A Charny, où sa section avait été détachée en flèche, le sous-lieutenant **PICARD** (1re batterie) fut très grièvement blessé le 8 juin. « *Je suis dans un bien piteux état*, dit-il, *mais je suis content tout de même. Mes canons ont bien sûr démoli une cinquantaine de Boches. Cinquante Boches, ça vaut bien un Français.* »
Il faudrait un livre pour rendre à chacun l'hommage qu'il mérite. Que dire de ceux qui, blessés, refusèrent de quitter leur poste, et de ceux qui, épuisés de fatigue et grelottant de fièvre, ne purent être évacués que par la force ! Que dire de tous ceux qui, dans la nuit, apportant aux canons leurs obus innombrables, marchaient stoïques sous l'ouragan de fer qu'ils savaient par avance devoir s'abattre à l'endroit même où ils passeraient !

Et cela dura soixante-dix-neuf jours et soixante-dix-neuf nuits, pendant lesquels les batteries du régiment envoyèrent plus de 300.000 obus sur les Boches de la cote du Poivre, de Louvemont, de la ferme de Haudromont et du Fond-de-Heurias.
Le 23 juin, enfin, relevés par le 19e R. A. C., les artilleurs du 21e, exténués et amaigris, quittaient ce domaine de la mort avec la tranquille satisfaction d'y avoir bien mérité de la patrie.

L'AISNE.
(Juillet à novembre 1916 : Soissons, le Chemin-des-Dames.)

Après l'effort épuisant de Verdun, un repos était indispensable. Ce fut le secteur de Soissons, repos véritable et salutaire, qui dura presque un mois.
Embarqué à Vitry-le-François le 30 juin, le régiment se mettait, les 7 et 8 juillet, en batterie au sud de l'Aisne, de part et d'autre de Soissons ; secteur de calme absolu, pays charmant, tel « qu'on ne saurait en imaginer de plus complet, de plus harmonique ». Comme cadre, la verdoyante et spacieuse vallée de l'Aisne et ses flancs sableux tout couverts de bois. Comme emploi du temps : bien dormir, se suralimenter et assurer la cueillette des fraises, pressées en un véritable tapis dans les bois qui entourent les batteries.
Ce séjour enchanteur dura trois semaines, et, le 25 juin, le régiment va prendre position sur les crêtes au nord de l'Aisne, à mi-chemin entre Vailly et Craonne (plateau de Madagascar, crête de Pargnan), pays tourmenté et couvert, aux vallons encaissés et ombreux, aux fonds humides bordés de pentes abruptes, avec, comme dernier plan, vers le nord, le Chemin-des-Dames, qui n'a pas encore acquis sa tragique célébrité.
Le secteur est à peu près calme, troublé cependant par quelques coups de main, par des bombardements de « minen » et par des marmitages irréguliers qui nous causent quelques blessés. On le quitte le 21 septembre pour aller cantonner dans la région beaucoup moins pittoresque de Ville-en-Tardenois.
Là, dans un camp créé depuis la guerre, on manœuvre pendant trois jours avec la division.

Puis, le 20 octobre, le régiment se transporte à l'ouest de la forêt de Villers-Cotterêts, où il termine sa période de repos. Bien remis de ses fatigues de Verdun, reconstitué par de nombreux renforts, il est prêt à rentrer dans la fournaise.

LA SOMME.
(5 novembre 1916 - 21 janvier 1917.)

Il y rentre devant Biaches et La Maisonnette, où, sous une pluie glaciale, les trois groupes se mettent en batterie, du 5 au 10 novembre, dans les ravins étroits qui rident le terrain vers Flaucourt et le bois Désiré.
Dès le soir de son arrivée, la 3e batterie doit reconstruire la majorité des abris, écrasés par des obus. Avant d'avoir pu tirer, un canon de la 8e batterie est mis en morceaux. En même temps, l'ennemi bombarde de nuit, par avions et par canons, les échelons et les T. R. Jusqu'au 15 décembre, c'est un enfer qui rappelle les plus mauvais souvenirs, le feu de Verdun transporté dans l'eau de l'Artois. Les routes, défoncées, sont nivelées par une boue liquide et gluante ; les trous d'obus, énormes, sont des mares où, dans la nuit, parfois des caissons entiers disparaissent. Dans les boyaux, on enfonce jusqu'aux genoux et chaque pas exige un effort séparé. Le ciel est bas, chargé de nuages lourds. La tristesse suinte partout. Une attaque, préparée depuis le début de décembre, est décommandée, sans doute à cause du temps, de jour en jour plus mauvais.
La pluie cesse enfin ; mais c'est pour faire place à la neige et à la gelée. Puis la pluie revient, accompagnée d'un bienfaisant brouillard qui apporte quelque répit au marmitage.
Les projets d'offensive étant définitivement abandonnés, le 3e groupe, qui était un peu en flèche, reçoit l'ordre de prendre position plus en arrière, près d'Herbecourt. Le mouvement s'effectue de nuit, les 24 et 25 décembre, sous les obus et les balles de mitrailleuses qui blessent quelques hommes. Un canon de la 8e batterie, tombé dans un trou plein d'eau, ne put être retiré que le surlendemain.
Dans la pénible monotonie d'un temps détestable et des arrosages boches, la vie de secteur se poursuit sans que jamais le moral faiblisse.
Le 15 novembre, la 3e batterie effectuait un tir sous un bombardement violent. Les maîtres pointeurs Maurice **MAZURE** et Frédéric **PETIT** sont grièvement blessés ; ils refusent pourtant de quitter leur pièce et continuent le tir jusqu'à ce qu'une nouvelle blessure les mette définitivement hors d'état de servir le canon.
Même geste, exemplaire, celui du médecin **RIBETTE** (1er groupe) qui, apprenant la présence de quelques fantassins blessés à quelque distance de la batterie, y court, est renversé par l'explosion d'un obus, se relève contusionné et continue sa route vers eux.
Même attitude héroïque, celle du maréchal des logis René **LAGRANGE** (3e batterie) qui, de garde dans un observatoire avancé, dans la nuit du 31 décembre au 1er janvier, est blessé par une grenade, va se faire panser après s'être assuré que sa mission sera remplie pendant son absence par un camarade, et, une fois pansé, revient à son poste où il assure son service jusqu'au jour.
Dans la matinée, il était évacué.
Pour la troisième fois, les poilus du 21e fêtaient dans leurs casemates un nouvel an de guerre. Trois semaines après (18-21 janvier 1917), le régiment quittait ce triste secteur, et, par des toutes couvertes de verglas, allait au repos à l'est d'Amiens.
Il s'embarquait cinq ou six jours plus tard, subissait un trajet pénible de quelques heures de chemin de fer par un froid intense et allait, en une étape, cantonner à Courtisols (10 kilomètres est de

Châlons), étape horrible, faite à pied sur une route glissante comme un miroir, avec un vent glacial qui déchire la figure. Le 30 janvier, il en partait pour Suippe, et, le 31, par la neige, il allait en une marche fatigante se mettre en batterie dans la région de Souain.

LA CHAMPAGNE.
(31 janvier 1917 - 10 octobre 1917.)

Les trois groupes sont échelonnés de part et d'autre de Souain, entre la ferme des Wacques et le moulin de Souain (3e groupe), et du village jusqu'à 1.000 mètres à l'est et au nord-est (2e et 1er groupes).
La première nuit de secteur est marquée par le passage d'une nappe de gaz qui, glissant dans la vallée de la Suippe, incommode fort les échelons. Bon début, que la suite justifiera. Ce sera un secteur où, pendant huit mois, régnera presque constamment une nervosité fatigante : coups de mains, attaques soudaines, marmitages méthodiques.
Le paysage est connu des artilleurs du 21e ; c'est celui de l'hiver 1914-1915, mais tous les objectifs d'alors sont devenus des actuelles positions de batteries. Même la 9e batterie sera, pendant longtemps, toute voisine du fameux bois B, devant lequel elle avait coupé les réseaux le 21 décembre 1914. C'est une de ses positions de batterie, car chaque batterie dispose de plusieurs positions, dites positions de rechange, maintenues constamment en état, et où elles se transportent lorsque leur situation est devenue intenable. Le cas est fréquent, car le Boche emploie la méthode que nous lui avons apprise et qui consiste à marmiter successivement chaque batterie jusqu'à ce qu'elle soit mise hors d'état de tirer. C'est ainsi que toutes les batteries du régiment encaisseront des séries de 300 à 500 obus de 150 ou de 103 russes réglées par avions, par drachen ou par coups fusants hauts. Quelques-unes, heureusement, bénéficieront de tours de faveur et n'auront que des rations incomplètes... Par exemple lorsque l'avion qui règle sera abattu par un de nos chasseurs.
Février et mars se passent en d'incessants coups de mains, que contrarient souvent les tourmentes de neige et les bourrasques de vent.
Entre temps, le 9 février, le commandement du régiment, devenu A. C. D. 23, est passé aux mains du commandant **QUANTIN**, tandis que le colonel **MAUCORPS** devenait commandant de l'A. D. 23.
Dès le 1er avril, on prépare une vaste offensive ; on étudie les itinéraires pour marcher à l'avant, des passages sont établis pardessus les tranchées et les boyaux, des positions de batteries sont préparées dans les premières lignes, d'autres prévues dans les lignes boches, jusque sur les crêtes qui dominent la vallée de la Py ; le 12e corps doit seulement suivre le mouvement que déclenchera la grande poussée donnée à gauche d'Auberive sur les monts. Le jour J est le 17 avril; depuis la veille, tout le monde est prêt.
Pendant deux jours, sous d'épouvantables rafales de neige, la lutte sur les monts se poursuit et les Boches sont contraints à la retraite ; pas assez pourtant pour entraîner tout le front. Et le secteur de Souain conserve ses mêmes lignes. De part et d'autre, les coups de main recommencent, avec les marmitages qui en sont l'inévitable contre-coup.
Mai et juin passent ; juillet commence, et les groupes vont au repos dans les environs de Châlons puis, entre le 7 et le 20 août, ils remontent un à un en ligne.
Le commandement redoute une attaque boche par les gaz sur un très grand front. L'artillerie est renforcée, des groupements sont organisés ; à partir de maintenant, le programme est de détruire à coups d'obus les préparatifs d'attaque au gaz que font les Boches dans leurs tranchées et de se

procurer des renseignements au moyen de coups de main. Ce programme s'exécute à la lettre, jour par jour et avec succès. En particulier, un très fort coup de main qu'appuie tout le régiment, le 3 septembre, sur 1a ferme de Navarin, procure des « bouteilles à gaz », preuve indéniable de l'attaque imminente. Mais cette attaque est bien compromise. Les tranchées boches n'existent plus ; tout est écrasé, nivelé.

Tout le mois de septembre est employé à parfaire l'œuvre de destruction. Au début d'octobre, toute crainte a disparu ; le Boche ne peut plus rien essayer. Le 12e corps a bien travaillé, et, fidèle à son habitude, le 21e régiment d'artillerie a fait de la bonne besogne.

Mais il a aussi donné de beaux exemples. Tel le docteur **SEVIN** (3e groupe) qui, blessé au bras le 13 mai, se fait un pansement sommaire et repart, sous le bombardement, soigner d'autres blessés. Tel aussi le maréchal des logis Marcel **FAUCHER** (8e batterie) qui, horriblement blessé par l'explosion d'un 150 à l'observatoire d'Oran, le 12 septembre, fait preuve, jusqu'à son dernier soupir, d'une fermeté d'âme et d'un calme héroïques ; tel enfin le canonnier Paul **BOILEVIN** (9e batterie) qui, l'estomac et le foie perforés par des éclats d'une bombe d'avions, le 7 juin, ne proféra aucune plainte pendant les six longs jours que dura son agonie, et, ayant reçu la médaille militaire, mourut en exprimant son contentement d'avoir su bien faire son devoir.

Relevé par le 24e R. A. C. le 10 octobre, le 21e R. A. C. quittait pour la deuxième fois la Champagne où, en ses deux séjours, il avait passé plus de quatorze mois. Dans le grand cimetière de Suippe, ses morts de 1917 ont retrouvé ses morts de 1914-1915, pour former ensemble comme une garde d'honneur à leur ancien chef dont la mémoire reste vénérée : le lieutenant-colonel **ÉVRARD**.

L'ITALIE.
(Novembre 1917 - novembre 1918.)

En quittant la Champagne, le régiment partait en trois étapes près de Ville-en-Tardenois, dans les camps de Poilly et de Chambrecy, où il se mettait au repos.

Vient l'époque où, d'Italie, arrivaient de mauvaises nouvelles, encore tout entourées de mystères. On savait seulement que les Austro-Boches avaient submergé nos alliés, que le front italien était complètement rompu vers l'est. On parlait d'un « désastre de Caporetto », d'une fuite éperdue de troupes prises de panique, Udine abandonnée, le Tagliamento franchi, la moitié de l'artillerie italienne aux mains de l'ennemi, l'infanterie débandée, le Piave passé en plusieurs points.

Le bruit court que des corps français partent pour rétablir la situation. Et, brusquement, le 11 novembre, dans la matinée, le régiment reçoit l'ordre de s'embarquer immédiatement pour l'Italie. On part le soir même et le lendemain. Joie délirante, enthousiasme fou. Finie la guerre d'immobilité, finie l'existence de taupes, finies les positions de batteries où l'on reste des mois et des mois ! C'est sur des terrains neufs qu'on va trouver le Boche, ce sera enfin la guerre de mouvement. La manœuvre apparaît toute simple : arrêter le Boche, le battre et le poursuivre... Dans les trains qui roulent vers Briançon, les imaginations du 21e trottent...

A Briançon, on débarque. A quelques heures d'intervalle, les batteries s'échelonnent sur la très belle route du mont Genèvre et gravissent par un temps radieux les innombrables lacets que la montagne dissimule sous l'épaisse forêt accrochée à ses flancs abrupts. Bientôt des plaques de neige apparaissent çà et là ; les bois se font plus rares, les arbres sont moins hauts; et l'on arrive au col dans un paysage d'hiver absolument blanc où l'air très pur est réchauffé par un soleil étincelant qui met la joie au cœur.

Dès avant l'entrée en Italie, la descente commence. Elle est d'abord très douce, puis, de plus en plus

marquée. La route devient moins bonne et les freins ont à jouer un rôle de plus en plus sérieux qui, parfois, dépasse leurs moyens. Par d'ingénieuses combinaisons de chaînes, de cordes, de morceaux de bois, les servants parent au danger et la descente se poursuit sans incident, dans un décor aussi imposant qu'à la montée, mais plus sauvage et plus impressionnant : ravins taillés à pic dans des parois rayées de marbres verts, précipices bordés d'ombre, rochers que les arbres ont l'air de retenir, menaçants, au-dessus des abîmes.
On s'arrête à Cézanne, premier cantonnement italien, toute petite ville aux rues étroites et sinueuses, plus piémontaise qu'italienne.
Deuxième étape, Oulx, grand village percé d'avenues larges, importante station de la ligne du mont Cenis, où l'on entend parler encore beaucoup français.
Le jour d'après, Suze, après une route des plus pittoresques. D'abord une très forte descente aux tournants brusques qui surplombent le vide et provoquent chez certains un insurmontable vertige. Entre temps, quelques petits villages où la route s'étrangle entre de vieilles maisons très originales que le chargement des fourragères frotte des deux côtés à la fois. Puis; en l'espace de 2 kilomètres, tout est changé. C'est un paysage éclatant de richesse, avec des fleurs, des haies touffues, des vignes aux feuilles encore vertes. En bas, dans le lointain, où la route s'enfonce en lacets blancs, on aperçoit Suze, avec ses campaniles et ses casernes.
La ville est pavoisée et la garnison italienne fait une chaude réception aux batteries du régiment. Sur la grande place, la musique des bersaglieri joue la *Marseillaise* et l'hymne italien. Le soir, sous les arcades qui bordent les rues, nos poilus dansent et prennent, en de doux tête-à-tête, leur première leçon d'italien.
Les 18 et 19 novembre, le régiment s'embarque à Suze. Au passage des gares, les batteries sont l'objet d'ovations vibrantes et de réceptions officielles pleines de courtoisie. Elles débarquent, au bout d'un jour, près du lac de Garde, et vont prendre des cantonnements entre Peschiera et Vérone (1er et 3e groupes, commandants **GIRARDIN** et **NADAL**) et **sur la rive est du lac de Garde** (2e groupe, commandant **ROUCHETTE**).
Au cours du voyage, les renseignements sur la situation s'étaient précisés. Il fallait abandonner tout espoir de campagne. Les Italiens s'étaient ressaisis ; l'Autrichien, épuisé, s'était arrêté ; le front se stabilisait sur le Piave et sur l'Altipiano d'Asiago. La vie de secteur allait reprendre ; mais, du moins, ce serait dans un pays nouveau qui, pour le moment, offrait toutes les séductions de son automne enchanteur et de son ciel immuablement bleu.
Au début de décembre, le régiment, cantonné au nord-ouest de Vicence (région de Castelgomberto), entame la construction de positions de batteries correspondant à diverses lignes de repli. Reconnaissances et travaux se poursuivent pendant deux mois, au cours desquels marquent plusieurs événements : l'apparition de la pluie et de la neige, le quatrième nouvel an de guerre et une revue de la division (général **BONFAIT**), le 12 janvier, devant le général **MAISTRE**, commandant l'armée française d'Italie, et le général **BADOGLIO**, major général du commando supremo italien.
Un événement plus important s'est produit en dehors de notre modeste horizon dans les derniers jours de décembre : la prise du monte Tomba par une de nos divisions alpines ; gros succès.

LE PIAVE.
(Février - mars 1918.)

Le régiment, commandé par le lieutenant-colonel **d'ESCRIENNE**, qui a remplacé le commandant **QUANTIN**, évacué, part le 30 janvier pour aller prendre le secteur du Piave. Les 3 et 4 février, il

relève le 255e R. A. C. sur la rive droite du fleuve, au sud de Pederobba.
Au pied du monte Tomba, qui longe jusqu'au Piave une série ininterrompue de villages, dont le dernier est Pederobba, coule une petite rivière, la Curogna, dont la vallée, humide et large, est en pleine vue de l'Autrichien, aux aguets sur le puissant massif du Barberia et de l'Ossère. Au sud de la Curogna, le terrain se relève en un dos d'âne isolé, orienté sud-ouest – nord-est, dont les pentes nord se plissent et se ramifient en d'innombrables vallonnements, en général très boisés. C'est là que sont cachées les batteries du régiment ; elles sont organisées de façon rudimentaire encore, mais le temps est exquis et la tranquillité du secteur permet de travailler sérieusement. Pourtant, quelques marmitages viendront irrégulièrement troubler le calme de ce séjour reposant, et le régiment aura à déplorer quelques accidents graves.
Un mois et demi se passe ; et, les 14 et 15 mars, les 1er et 2e groupes cédaient la place au 7e R. A. C. italien, pour aller au repos à la lisière sud des monts Berici (20 kilomètres sud de Vicence), où ils trouvèrent beaucoup de pluie, compensée par de l'excellent vin.
Le 3e groupe, relevé par le 23e R. A. C. italien, y arrive à son tour le 1er avril, croisant en route le 1er groupe (commandant **RÉGNIER**), qui se rend auprès du lac de Garde, à Rivoli, de glorieuse mémoire, pour assurer le service du cours de tir de Caprino. Il y restera jusqu'au 23 mai.

L'ALTIPIANO.
(Avril - octobre 1918.)

Réduit à ses 2e et 3e groupes (commandant **ROUCHETTE** et commandant **NADAL**), le 21e remonte vers le nord pour prendre position sur l'Altipiano d'Asiago, dont l'énorme muraille ferme l'horizon.
Le 6 avril, des camions font gravir à un nombreux personnel de reconnaissance l'excellente route, construite pendant la guerre, qui, en s'élevant à 1.200 mètres par une infinité de lacets audacieux, va de Bassano au rebord méridional du plateau de Sette-Communi, en face d'Asiago. Le 7 avril, transporté en camions, le personnel des batteries de tir venait prendre, dans une neige épaisse, sa place près des canons que lui laissait le 256e R. A. C. Les échelons restaient au pied des monts, à Vallonara (10 kilomètres ouest de Bassano) ; les ravitaillements comptaient, aller et retour, 60 kilomètres, avec plus de 1.100 mètres de différence de niveau. Un échelon intermédiaire était établi sur le rebord de l'Altipiano, à Campo-Rossignolo, à quelques kilomètres en arrière des batteries.
Du 20 au 25 avril, les deux groupes sont relevés par les batteries italiennes, et tout un mois se passe, la plupart du temps sous la pluie ou la neige, en reconnaissances, en construction de batteries, en aménagements d'itinéraires. On prépare une vaste offensive, qu'on envisage pour le mois de juin. Tous les travaux exigent un effort considérable, car il n'y a pas de terrain plat, et tout mouvement comporte un déplacement en hauteur. Le secteur est en pleine montagne, avec des pentes extrêmement fortes ; les chemins sont très rares ; il existe une seule route pour desservir la région des batteries ; c'est dans le rocher qu'il faut ouvrir le passage pour les canons, qui, presque toujours, seront hissés à bras jusqu'à leur emplacement. Les obus seront montés aux pièces à bras ou à dos de mulet.
Au prix de grandes fatigues, les positions de batteries se construisent rapidement, et, le 28 mai, les trois groupes sont en place, à 1.200 ou 1.300 mètres d'altitude. Les 1er et 3e groupes sont dissimulés dans l'ombre des magnifiques sapins qui étalent leur majestueuse tristesse sur les pentes du Sprunck et du Taglio. Le 2e groupe est en arrière des crêtes qui aboutissent au piton dénudé et inhospitalier de Cima-Echar.

On fait des coups de main ; mais les projets d'attaque semblent moins fermes. Par contre, la grippe prononce une offensive qui est couronnée de succès. En huit jours, le tiers du régiment est touché ; dans les batteries, des pelotons de pièce entiers sont malades. Le 13 juin, la 9e batterie est dans l'impossibilité d'assurer le moindre tir, n'ayant que trois ou quatre hommes en état de se tenir debout. En outre, il pleut, il grêle, il neige. C'est dans cette lamentable situation que, par suite de modifications successives dans les plans d'opérations, les groupes effectuent d'incessants changements de positions. Le personnel des batteries est exténué.
Le 14 juin, on apprend, par des déserteurs, que l'ennemi doit déclencher une très grosse attaque la nuit prochaine. Depuis quelque temps déjà on l'a soupçonné, mais le renseignement se confirme brutalement le 15 juin, à 2 h.55, par le déclenchement, sur tout le front, d'une canonnade effroyable. Les tirs de barrage lui répondent, les mitrailleuses crépitent, et, renforcé par l'écho qui le ballotte de montagne en montagne, le vacarme assourdissant dure presque toute la journée.
Sur le front de la 23e division, les Autrichiens ont subi un échec sanglant ; leurs cadavres font un tapis devant nos tranchées bouleversées que pas un n'a pu atteindre. En revanche, à droite, les Italiens, surpris et trop nerveux, ont abandonné le monte Valbella, découvrant ainsi notre flanc et mettant en posture critique les deux batteries du 2e groupe (4e et 5e), qui, sous le commandement du commandant **ROUCHETTE**, occupent **leurs positions de Cima-Echar**.

Leur mission est simple : « *Tenir jusqu'à la dernière extrémité et se replier en se protégeant par leurs mitrailleuses.* » La 4e batterie (capitaine **JARD**), très en avant, est la plus menacée. Le lieutenant **ROSECCHI**, en observation sur la crête que balaient sans relâche les mitrailleuses ennemies, voit s'approcher peu à peu les vagues autrichiennes. Sur ses indications, le barrage de la batterie se déplace, toujours aussi rageur et toujours aussi meurtrier, ayant, à 11 heures, consommé douze cents obus. Pour pouvoir atteindre l'ennemi, qui se rapproche toujours, les servants de la 4e batterie poussent à bras leurs canons sur la crête ; plus tard, ils le fauchent avec leur mitrailleuse. L'ordre arrive alors d'évacuer la position. Avec le plus grand calme, un à un, les canons sont descendus dans le ravin, très encaissé, qui descend de la batterie vers la route de la vallée ; et, une heure plus tard, reformée en colonne sur cette route, comme à la manœuvre, la 4e batterie se dirigeait vers une nouvelle position, plus au sud, à Campo-Rossignolo.
Elle y était rejointe à 15 heures par la 5e batterie (capitaine **ENRIA**), qui, entre Cima-Echar et Monte-Nasa, avait connu les mêmes angoisses et donné les mêmes preuves d'une vaillance exemplaire en même temps que d'une admirable énergie.

Leurs citations à l'ordre du corps d'armée rendent un juste hommage à ces deux batteries :
4e batterie : « *Sous le commandement du capitaine **JARD**, a, malgré des bombardements d'obus à ypérite, servi courageusement ses canons pendant une matinée. L'ennemi ayant pénétré dans nos lignes, a poussé ses pièces sur la crête pour tirer à courte distance, et fait battre par sa mitrailleuse les abords immédiats de son front. A ensuite fait un changement de position sous le feu ennemi, dans le plus grand ordre.* »

5e batterie : « *Énergiquement commandée par le capitaine **ENRIA**, a, sous d'incessants bombardements, continué à servir courageusement ses pièces, les a même, à un certain moment, portées en avant sur les crêtes pour remplir des missions rapprochées; a ensuite fait un changement de position sous le feu ennemi, dans le plus grand ordre.* »

Dans le même temps, le 1er groupe (commandant **RÉGNIER**) avait dû abandonner ses positions

trop avancées, voisines de la route de Turcio. Malgré un bombardement à peu près continu, il avait, pendant huit heures, assuré un barrage infranchissable et harcelé les boyaux boches, consommant 5.500 obus, insouciant du danger et dédaigneux de l'effort.
A 11 h.30, il recevait l'ordre de se replier ; le mouvement se fait par batteries, posément, en dépit des obus autrichiens qui ne cessent d'arroser la route ; et, au prix de pertes heureusement légères, le groupe se retrouve réuni à quelques kilomètres plus au sud, au sommet de Monte-Corno, en situation de défendre, le cas échéant, la ligne prévue pour la résistance à outrance. Cette belle manœuvre valait au 1er groupe une citation à l'ordre de la division :

1er groupe : « *Groupe dont son chef, le commandant **RÉGNIER**, obtient en toutes circonstances un excellent rendement et dont le moral se maintient toujours à un niveau élevé. A peine installé, au prix de grosses fatigues, sur des positions très avancées, a contribué, malgré les bombardements incessants, à arrêter d'importantes attaques; a ensuite exécuté sous le feu un changement de position très dangereux avec l'ordre le plus parfait.* »

A partir de midi, le repli des 1er et 2e groupes réduisait le régiment à quatre batteries établies sur les pentes est du Sprinck et du Taglio : le 3e groupe que renforçait la 6e batterie (capitaine **BERGEOT**). Malgré la fatigue extrême d'un personnel réduit par la fièvre et la grippe, les quatre batteries, pendant dix-huit heures, balaient de leurs barrages ou de leurs rafales soudaines tout le terrain-où le Boche apparaît.
La nuit se passe en harcèlements réciproques.
Le 16, la lutte d'artillerie reprend ; mais l'infanterie autrichienne est à bout de souffle et ses formidables pertes de la veille l'ont épuisée. Dès le 18, nos fantassins, appuyés par des batteries du 21e, organisent d'audacieux coups de main qui sont couronnés de succès. L'ennemi est décidément arrêté ; il est vaincu, il ne peut plus rien.
A peine remis de la chaude alerte du 15, les groupes entament, le 23 juin, une série de changements de positions (quatre en six jours pour le 2e groupe) qui se prolongent jusqu'au 9 juillet et exigent de leur part des efforts épuisants.
Coupée par un repos de dix jours, la vie de secteur reprend sous les grands sapins tristes : coups de main, reconnaissances offensives, harcèlements, représailles. L'artillerie autrichienne répond vigoureusement et fait parfois souffrir durement nos batteries. Ce sont autant d'occasions de prouver que le moral ne faiblit pas ; il se montre tout entier dans l'attitude du sous-lieutenant **PLANCHON** (3e batterie), qui « *le 25 juillet, sa batterie, isolée du commandement français, étant prise sous un violent bombardement, s'est rendu à découvert à une ambulance britannique voisine pour demander les moyens de secourir les blessés, a été atteint de cinq blessures par un obus et a fait preuve d'un courage et d'une abnégation dignes d'éloges, en exigeant que les autres blessés soient soignés avant lui et en ne consentant à être évacué qu'après avoir passé toutes ses consignes* ».

Mêmes sentiments admirables, ceux du brigadier **Marcel LAIR** (3e batterie), qui, très grièvement blessé le 10 septembre 1918, en ravitaillant la batterie, « *voulut qu'on s'occupât d'abord des autres blessés et qui tint à rendre ses comptes de l'ordinaire à son capitaine avant de mourir* ».

Coups de main, changements de positions, constructions de batteries en vue d'une offensive en projet, canonnades réciproques, absorbent toutes les ressources d'énergie des pauvres artilleurs du 21e, en secteur depuis plus de six mois, d'abord dans la neige et le froid, maintenant sous d'épouvantables orages de grêle ou de pluie.

Source : http://gallica.bnf.fr. - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2014

C'est avec joie, malgré une pluie torrentielle, que, le 7 octobre, ils s'engagent dans les innombrables lacets qui les descendent dans la plaine. Le 2e groupe, parti le 24 septembre pour faire le service du cours de tir de Caprino, est rappelé subitement le 8 octobre et vient rejoindre le régiment qui s'installe au repos à une douzaine de kilomètres à l'est de Bassano (région de Spineda - Caozzocco – Carinato).

LE PIAVE.
(20 octobre - 4 novembre 1918.)

Il y passe une dizaine de jours, pendant lesquels il s'efforce d'améliorer ses mauvais cantonnements et pendant lesquels les reconnaissances se font au sud du monte Tomba, dans la vallée de la Curogna, déjà connue, dont le fond est, plus que jamais, humide et mou.
Le 20 octobre, les batteries sont en position, quelques-unes sur les emplacements qu'elles occupaient en février, les autres sur des emplacements neufs, qu'il faut organiser, dans la vallée même. Le 22, après quelques changements, les trois groupes sont disposés à cheval sur la Curogna : au nord, le 1er groupe (commandant **RÉGNIER**), au pied des pentes du monte Tomba ; puis la 9e batterie (lieutenant **BLAVIGNAC**), sur les bords marécageux de la rivière; enfin, les 7e et 8e (capitaine **ENRIA**, lieutenants **de VASSART** et **DANLOS**) et le 2e groupe (commandant **CAPDEVIELLE**), dans les nombreux vallonnements boisés de la rive droite. Partout de la boue, beaucoup de boue, qui rend les ravitaillements d'autant plus pénibles qu'on a ordre d'apporter d'urgence près des canons une quantité exceptionnelle de munitions. On dit que, le 24, se déclenchera une grosse offensive franco-anglo-italienne, qui débutera par le passage du Piave.
L'ordre d'attaque arrive ; mais arrive aussi la pluie à partir de midi, une pluie telle qu'on n'y voit plus. Le soir du 24, l'attaque est suspendue, mais l'idée d'une grande offensive continue à flotter dans l'air et obsède agréablement les esprits. Les batteries consomment avec joie des tas énormes d'obus que, aspirés par la boue, où ils rampent inlassablement, les échelons leur apportent au prix d'efforts surhumains.
Le 26 octobre paraît l'ordre du général **GRAZZIANI**, commandant le 12e corps et la XIIe armée (23e D. I. et un corps italien qui est à sa droite) :

Aux troupes françaises d'Italie,

Nos camarades des fronts de France et de Macédoine viennent de nous montrer comment on déloge l'ennemi des positions auxquelles il se cramponne et comment on précipite la retraite. Ils ont couvert leurs drapeaux d'une gloire immortelle.
A nous, maintenant, de suivre leur exemple et d'égaler leurs brillants exploits.
A nous de marcher sur les traces de nos pères dont les baïonnettes menaçantes ont toujours fait décamper l'Autrichien.

L'attaque doit se déclencher la nuit suivante ; le 107e R. I. passera le Piave sur un pont de bateaux jeté au dernier moment. Tout est prêt ; tout est à pied d'œuvre ; le moindre repli de terrain cache des troupes, et, à 19 h.30, l'artillerie commence une violente préparation qui se poursuit toute la nuit avec une intensité soutenue.
Battu sans répit par l'artillerie autrichienne, le pont a été plusieurs fois rompu et emporté par le courant du fleuve, brusquement gonflé par l'eau des pluies précédentes. Pontonniers français et

pontonniers italiens, avec un courage égal, l'ont chaque fois rétabli. Par la nuit noire, que les projecteurs ennemis déchirent de leur traînée laiteuse et que les shrapnells illuminent brutalement, le 107e R. I. passe.
Le sous-lieutenant **LECHATELLIER** (3e batterie) l'accompagne comme chef du détachement, de liaison avec l'A. C. D. Sur la rive est du fleuve, martelé par les obus, on prépare l'assaut de la falaise à pic qui domine la tête du pont, muraille garnie de mitrailleuses et dont les minenwerfer labourent le pied. Le lieutenant **LECHATELLIER**, à tâtons dans la nuit de plus en plus noire, essaye d'organiser un poste optique. Une torpille le renverse, la cuisse trouée, et brise son projecteur. « *Partez vite,* dit-il au brigadier René **RAYNAUD** (2e batterie) qui l'accompagne. *Rendez compte au colonel du 107e que je n'ai plus de projecteur et rapportez m'en un autre.* » **RAYNAUD** part ; deux balles de mitrailleuse le couchent. Alors, s'aidant mutuellement, les deux blessés se traînent dans les broussailles vers le P. C. du colonel. Brusquement des ombres surgissent de l'ombre, non loin d'eux ; une grenade est lancée. « ***Français !*** », crie **LECHATELLIER** à tout hasard. Les ombres étaient des Italiens ; il y avait eu méprise. Mais la grenade a touché nos deux héroïques blessés, dont le sang coule plus abondamment. On les transporte enfin auprès du colonel ; le lieutenant **LECHATELLIER** rend compte de la destruction de son projecteur, passe le commandement du détachement de liaison à l'aspirant **MASSON** (1re batterie) et, sûr que la mission continuera à être assurée, il s'évanouit.

Le jour est venu et le tir ennemi a redoublé de violence, La mort est partout. Le pont, rompu une fois de plus, ne permet pas l'évacuation des blessés. Pendant trente heures, dans un trou d'obus, le lieutenant **LECHATELLIER** attendra ; trente heures d'angoisse dans le sifflement des balles et le tremblement des explosions ; trente heures dans la nuit et dans l'orage, puis sous un soleil ardent, puis dans la nuit encore. Et, après ces trente effroyables heures, épuisé par d'intolérables souffrances que la gangrène a dangereusement compliquées, au médecin, qui ne peut dissimuler sa préoccupation, **LECHATELLIER** dira seulement : « *Comment marche l'attaque ? Avons-nous beaucoup de pertes ?* »

La croix de la Légion d'honneur brille maintenant sur la jeune poitrine de ce glorieux mutilé.
Retardée par un orage très violent aux premières heures du 27 octobre, retardée aussi par les fréquentes ruptures du pont sous le bombardement ennemi et par une résistance désespérée des Autrichiens, l'attaque progresse lentement dans les journées du 27 et du 28, au cours desquelles le 107e et le 138e R. I. font une ample moisson de gloire, chèrement payée de leur sang. Heureux d'apporter à ses frères d'armes l'appui de ses canons, le 21e tire jour et nuit, oubliant le sommeil et méprisant la fatigue.
Le 29, l'avance s'accentue et les silhouettes bleu-horizon apparaissent sur les pentes ardues du Pianar et du Perlo. L'Autrichien fuit en désordre.
Le 30, la déroute devient débâcle. Les prisonniers affluent et défilent en troupeaux épais. Pour tâcher de rattraper leurs objectifs, qui fuient à toute allure, quelques batteries se déplacent. Mais il faudrait pouvoir passer le Piave. Impossible, les ponts, encore peu solides, sont réservés aux indispensables ravitaillements.
Le 1er novembre, pourtant, le 2e groupe (commandant **CAPDEVIELLE**) peut utiliser le pont de Fener et s'engage sur la route qui longe vers le nord la rive gauche du Piave. Il ne peut dépasser Segusino ; l'Autrichien en retraite a complètement détruit la seule route qui existe.
La débâcle autrichienne était générale, et, le 4 novembre, à 15 heures, les hostilités cessaient avec l'Autriche. Au milieu d'une joie débordante, que contemplent, hébétés, les innombrables prisonniers

Source : http://gallica.bnf.fr. - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2014

parqués çà et là, les troupes françaises et italiennes fêtent l'armistice ; les musiques et les fanfares résonnent partout et s'époumonent jusque tard dans la nuit; dès le soir, les montagnes s'illuminent de mille feux d'artifice, où les fusées signaux jouent un rôle important. A chaque instant éclatent des acclamations vibrantes, coupant la mélodie lointaine et plus douce des romances où l'on chante la guerre et l'amour.

APRÈS L'ARMISTICE.

Pendant les jours qui suivent, le régiment ramène à l'arrière les nombreux canons de tous calibres que, dans sa retraite précipitée, l'Autrichien a laissés sur ses positions.
Puis, allégeant au maximum ses paquetages et ses voitures, il se tient prêt à repartir à travers les Alpes pour prendre à revers la Bavière ou la Saxe.
L'armistice du 11 novembre mit un terme à ces belles espérances. Et, joyeusement, ayant terminé dans la victoire la guerre qu'il avait menée si vaillamment, le brave 21e reprenait les cantonnements de repos quittés un mois plus tôt.
Le 6 décembre, au cours d'une revue passée par S. M. le Roi d'Italie, à Castello-di-Godego (15 kilomètres sud-est de Bassano), et où le 3e groupe représentait le régiment, le général **GRAZZIANI**, commandant les forces françaises d'Italie, accrochait la croix de guerre avec palme à l'étendard du 21e, et lui lisait sa citation :

Depuis le début de la guerre, s'est acquitté des plus lourdes tâches avec un dévouement absolu et une technique remarquable.
Pendant huit mois au Labyrinthe, trois mois à Verdun, au cours des plus fortes attaques ennemies et sous un bombardement incessant ; dans la Somme, pendant les offensives de 1916 ; en Champagne, dans une activité incessante de huit mois, a fait preuve d'habileté.
Récemment, en Italie, sous l'énergique impulsion du lieutenant-colonel d'ESCRIENNE, a repoussé brillamment l'offensive autrichienne du 15 juin 1918, s'employant, malgré des contre-batteries violentes, à des tirs rapprochés et à vue directe sur les troupes d'assaut de l'ennemi ; puis, au cours des attaques du 26 au 30 octobre, avec franchissement du fleuve, a appuyé de la façon la plus réussie l'offensive générale de la division, méritant les éloges et l'affection de son infanterie, par ses tirs opportuns et efficaces qui ont aidé à briser la résistance de l'adversaire et achever sa déroute.

Les 15 et 16 février 1919, les 1er et 3e groupes, avec l'état-major du régiment, rentraient en France, laissant en Italie le 2e groupe (commandant **CAPDEVIELLE**), désigné pour faire partie de la brigade mixte française d'Italie (général **CRÉPY** : 78e R. I., e R. I., 2e groupe 21e R. A. C.). Ce groupe cantonne dans la région sud-ouest du lac de Garde.
Pour les 1er et 3e groupes, le mois de mars se passe à exécuter les tirs du cours des commandants de batterie de Broyes, près de Sézanne.
Le mois d'avril est employé à mettre hommes et chevaux à la disposition des agriculteurs de la région dévastée Fismes, Reims, Rethel. A ce moment, le 2e groupe du 265e R. A. C. (commandant **HENRY**) vient remplacer au régiment le groupe resté, en Italie.
Du 15 au 18 mai, les neuf batteries du régiment, devenu le 21e-265e, débarquaient à Angoulême, leur garnison définitive. Puis le 2e groupe du 265e était dissous ; en revanche, l'ancien 5e groupe du 112e R. A. L., qui avait été pendant la guerre le groupe lourd (155 C.) de l'A. D./23, était versé au 2e R. A. C. Et, à la date du 1er juillet 1919, le 21e régiment d'artillerie de campagne était reconstitué

sous le commandement du colonel **CARVALLO**, à quatre groupes de 75 (le 2e groupe, resté en Italie, ne rejoignant que dans les derniers jours de juillet) et deux groupes de 155 C.

Là s'arrête l'histoire de guerre du 21e R. A. C.
Ceux qui, par la suite, auront l'honneur d'appartenir à ce régiment devront être fiers d'en porter les écussons.
Il leur appartiendra de maintenir les traditions de vaillance, d'énergie, de dévouement et de résignation que leurs prédécesseurs ont établies au prix des plus sublimes efforts.
Dans le spectacle des misères endurées, dans la méditation des sacrifices consentis, ils puiseront la volonté et la force d'imiter, quand leur tour viendra, les vertus guerrières de ceux qui ont tant souffert et de ceux qui sont morts pour la France.

Ancestrami

Source : http://gallica.bnf.fr. - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2014

Liste des Officiers, Commandants d'unités ou Chefs de service pendant la guerre.

Colonels : **KAPPES**, **MILHAUD**, **MAUCORPS**, **CARVALLO**.
Lieutenants-colonels : **ÉVRARD**, **QUANTIN**, **d'ESCRIENNE**.
Commandants de groupe : commandants **BOISSEUIL**, **GIRARDIN**, **RÉGNIER**.
Commandants de la 1re batterie : lieutenant **CAPDEVIELLE**, capitaine **CRUSE**.
Commandants de la 2e batterie : capitaines **LIONNET**, **PAUQUINOT**, **FAUQUEZ**, **LE CORNEC**.
Commandants de la 3e batterie : capitaine **RIDOUX**, lieutenant **GIZARD**, capitaine **DORDET**.
Médecins : docteurs **PIGANNEAU**, **MONÉGER**, **PASQUIOU**, **JOLY**.
Vétérinaires : **GUÉNOT**, **ROUMAILHAC**.
Commandants de groupe : commandants **ROY**, **NEYRAUD**, **ROUCHETTE**, **CAPDEVIELLE**.
Commandants de la 4e batterie : capitaines **ROUCHETTE**, **ENRIA**, **JARD**.
Commandants de la 5e batterie : capitaine **DEVIN**, sous-lieutenant **ÉPARDEAU**, capitaines **GROUSSET**, **ENRIA**, **DEFOS**, **du RAU**.
Commandants de la 6e batterie : capitaine **LAGARRIGUE de SURVILLIERS**, lieutenant **GIZARD**, capitaines **des HAUTCHAMPS**, **PICOT**, **BERGEOT**.
Médecins : docteurs **DUPUY**, **DUCOUDERT**, **LEPELLETIER**, **LEGRAND**.
Vétérinaire : **JEAN**.
Commandants de groupe : commandants **COUSTOLLES**, **GERBENNE**, **NADAL**.
Commandants de la 7e batterie : capitaines **GERBENNE**, **LAVIGNE**, **CRUSE**, **ENRIA**.
Commandants de la 8e batterie : capitaine **NADAL**, lieutenants **BUISSON**, **DERASSAT**.
Commandants de la 9e batterie : capitaines **GIRARDIN**, **de WERBIER**, lieutenant **CANET**, capitaine **BECQUET**, lieutenant **BLAVIGNAC**.
Médecins : docteurs **TARRADE**, **BERNARD**, **de GAYE**, **SEVIN**.
Vétérinaires : **MENARD**, **BEAUSOLEIL**, **MAIRE**.

Ancien Combattant

Source : http://gallica.bnf.fr. - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2014

Liste des militaires morts pour la France.

Unité	Noms et Prénoms	Grade	Date de la mort
1re Batterie	**BOISSEUIL** (Antoine)	Chef d'escadron	**7 septembre 1914**
	LEBEAU (André)	2e canon. serv.	**7 septembre 1914**
	JINGEAUD (Adrien)	Id.	**30 septembre 1914**
	AUSSEL (Émile)	Id.	**2 mars 1915**
	NOËL (Michel)	Brigadier	**7 avril 1915**
	DUBOIS (Pierre)	Mar. des logis f.	**7 avril 1915**
	LASSOUTIÈRE (Pierre)	Mar. des logis	**12 avril 1915**
	PATAUD (Pierre)	Maître-point.	**25 septembre 1915**
	VERGONZANNE	2e canon. serv.	**3 novembre 1915**
	DELOL (Pierre)	Id.	**26 novembre 1916**
2e Batterie	**ÉVRARD** (Charles)	Lieut.-colonel	**1er septembre 1914**
	MARCHASSON	2e canon. serv.	**1er septembre 1914**
	RIVIER	2e canon. cond.	**1er septembre 1914**
	VIAL (Eugène)	Id.	**5 mars 1915**
	COUADE (Louis)	Maître-point.	**11 octobre 1915**
	DUVERNEUIL (Jean)	1er canon. cond.	**11 octobre 1915**
	TAGNON	Mar. des logis	**11 novembre 1915**
	SICRE (Barthélémy)	Id.	**11 octobre 1915**
	DUBOIS (Édouard)	2e canon. serv.	**10 avril 1916**
	HERVY (Guillaume)	Maître-point.	**22 novembre 1916**
	LIGNEYROUX (Léon)	2e canon. serv.	**26 avril 1917**
3e Batterie	**LAURURIE** (Louis)	2e canon. cond.	**7 septembre 1914**
	MÉMIN (Louis)	Id.	**2 mars 1915**
	GUÉRIN	Maître-point.	**3 mars 1915**
	LEROY (Marc)	2e canon. serv.	**4 mars 1915**
	LEMOINE (Pierre)	2e canon. cond.	**4 mars 1915**
	PERRIER	Id.	**4 mars 1915**
	DUBOIS	2e canon. serv.	**21 août 1915**
	GABY	Brigadier	**10 mai 1916**
	BRETON	2e canon. cond.	**10 mai 1916**
	SÉRIGNAC	Id.	**10 mai 1916**
	DUPIT (Louis)	Id.	**10 mai 1916**
	BOULIGNE	2e canon. serv.	**10 mai 1916**
	PETIT (Frédéric)	Maître-point	**15 novembre 1916**
	MAZURE (Maurice)	Id.	**6 décembre 1916**
	PETIT (Maxime)	Maître-point.	**27 avril 1917**
	FOURNIER (Edmond)	2e canon. serv.	**26 août 1918**
	LAIR (Marcel)	Brigadier	**10 septembre 1918**
	AUTEF (Jean)	1er canon. cond.	**19 avril 1919**

Ancestramil

Source : http://gallica.bnf.fr. - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2014

Unité	Noms et Prénoms	Grade	Date de la mort
4e Batterie	**LHOSPITALIER**	Brigadier	**31 août 1914**
	PRADEAU	Mar. des logis	**6 septembre 1914**
	COMIN	2e canon. cond.	**6 septembre 1914**
	CALLIE	2e canon. serv.	**6 septembre 1914**
	ROY	Chef d'escadron	**8 septembre 1914**
	DEMELLE	2e canon. cond.	**30 septembre 1914**
	ROBERT	Id.	**30 septembre 1914**
	BOUSSIGNAC	2e canon. serv.	**30 septembre 1914**
	COMBEAU (Élie)	2e canon. cond.	**11 septembre 1914**
	THORIN (Paul)	2e canon. cond.	**12 novembre 1914**
	LACROIX	2e canon. serv.	**octobre 1914**
	MEILLAUD	Maître-point.	**15 avril 1915**
	FROMENT	1er canon. serv.	**6 mai 1916**
	GIRY	Mar. des logis	**19 mai 1916**
	SOUAN (Claude)	Id.	**6 juin 1916**
	LUCQUIAUD	Id.	**14 mars 1917**
	SAUZET (Albert)	1er canon. serv.	**3 juin 1918**
	LÉONARD	2e canon. cond.	**9 septembre 1918**
	DESCHAMPS	Id.	**29 octobre 1918**
5e Batterie	**MASSON** (Julien)	2e canon. cond.	**22 août 1914**
	PLUVIEUX (Adrien)	Id.	**6 septembre 1914**
	MICHAUD (Henri)	Id.	**6 septembre 1914**
	AUNEVEUX	Id.	**6 septembre 1914**
	DEVIN	Capitaine	**6 septembre 1914**
	ÉPARDEAU	Sous-lieutenant	**8 septembre 1914**
	ROUX (Roger)	2e canon. cond.	**9 septembre 1914**
	VIOLEAU	Id.	**9 septembre 1914**
	PAPON (René)	Id.	**16 septembre 1914**
	PÉZANT	Maître-point.	**24 septembre 1914**
	MADUEL (André)	Mar. des logis	**24 septembre 1914**
	CHAMBROL	1er canon. serv.	**octobre 1914**
	TÉTEAUD	2e canon. cond.	**octobre 1914**
	LABITOTIÈRE (Clément)	Maître-point.	**20 octobre 1914**
	LONGEQUEUE (Pierre)	Brigadier	**30 septembre 1914**
	DELAGE (Ernest)	Mar. des logis	**27 octobre 1914**
	COUTY (Adrien)	2e canon. cond.	**14 novembre 1914**
	DAGNAUD (André)	Maître-point.	**12 février 1915**
	LACROIX (André)	Lieutenant	**7 avril 1915**
	BRUDIEUX (Henri)	2e canon. cond.	**3 juin 1915**
	ROOS (Benoît)	2e canon. cond.	**3 août 1915**
	SUREAUD (Raymond)	Maître-point.	**26 septembre 1915**
	DARICAUD (Louis)	Mar. des logis	**23 avril 1916**
	RAUTINANGUE (Jean)	Maître-point.	**23 avril 1916**
	CHADDEBECH (Jean)	2e canon. serv.	**6 mai 1916**

filmcestrami

Source : http://gallica.bnf.fr. - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2014

Unité	Noms et Prénoms	Grade	Date de la mort
5e Batterie *(suite)*	**PEYRAT** (Joseph)	2e canon. cond.	**5 septembre 1917**
	CHIRON (François)	Maître-point.	**septembre 1918**
	FREYSEX	2e canon. serv.	
6e Batterie	**BONJOUR** (Léon)	2e canon. serv.	**6 septembre 1914**
	VIGIER (Jean)	Id.	**6 septembre 1914**
	THOMAS (Alfred)	Id.	**24 septembre 1914**
	LASGORCEX (J.-B.)	Id.	**24 septembre 1914**
	LAGARIGUE de SURVILLIERS (Édouard)	Capitaine	**5 avril 1915**
	VERDIER (Gustave)	Sous-lieutenant	**5 avril 1915**
	MORNAND (Jean)	Brigadier	**5 avril 1915**
	MARBOUTY (Émile)	2e canon. serv.	**7 septembre 1915**
	FREDON (Jean)	Id.	**7 septembre 1915**
	GUYONNET-DUPEYRAT	Maître-point.	**7 avril 1916**
	PRADOUX (Germain)	2e canon. serv.	**9 avril 1916**
	GINET (Ferdinand)	Maître-point.	**11 avril 1916**
	DIEUMEGARD (Paul)	Adjudant-chef	**12 avril 1916**
	Des HAUTSCHAMPS	Capitaine	**23 avril 1916**
	BOTTEREAU (Georges)	Brigadier	**17 mai 1916**
	RAVEL (Joanny)	Maître-point.	**4 juin 1916**
	MAUD (Pierre)	Id.	**4 juin 1916**
	GRELIER (Henri)	1er canon. serv.	**4 juin 1916**
	AMBLARD (Paul)	2e canon. serv.	**4 juin 1916**
	CHARRIER (Albert)	Brigadier	**25 novembre 1916**
	DESMOULINS (Marcel)	2e canon. cond.	**5 décembre 1916**
	ROUGERON (Léonard)	Mar. des logis	**14 mars 1917**
	COUTEAU	2e canon. cond.	**8 septembre 1914**
	MASDELAGE	Id.	**9 septembre 1914**
	ALLAIRE (Médéric)	2e canon. serv.	**23 octobre 1914**
	GATINEAUD	Mar des logis	**23 octobre 1914**
	MOUGIN (Albert)	2e canon. cond.	**5 janvier 1915**
	DANÈDE (Adrien)	Id.	**21 février 1915**
	GONTHIER (Albert)	2e canon. serv.	**14 avril 1915**
	ROBY (Jean)	Téléphoniste	**7 mai 1916**
	CHEPPE (Jean)	2e canon. cond.	**11 décembre 1916**
	FAUQUET (Paul)	Id.	**26 janvier 1919**
	PANOUILLÈRE	Mar. des logis	**22 août 1918**
	LÉONARD (Louis)	2e canon. cond.	**8 septembre 1918**
7e Batterie	**ROULIN**	2e canon. cond.	**31 août 1914**
	LAGARGE	2e canon. serv.	**18 mai 1916**
	PONTHIER	2e canon. cond.	**30 avril 1916**
	ROMALE	Id.	**30 avril 1916**
	GÉRAUD	Id.	**9 mai 1916**
	GUINTINI	Sous-lieutenant	**4 juin 1916**
	DORIAT	Mar. des logis	**20 juin 1916**

cimetières.fr

Source : http://gallica.bnf.fr. - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2014

Unité	Noms et Prénoms	Grade	Date de la mort
7e Batterie *(suite)*	**CLUZEL**	Brigadier	**29 novembre 1916**
	LETUR	Maître-point.	**12 décembre 1916**
	GROUSSELAT	Id.	**17 décembre 1916**
	BEAUDOUX	2e canon. serv.	**décembre 1916**
	LENOBLE	Id.	**15 février 1917**
	CHARTIER	Brigadier	**29 août 1918**
8e Batterie	**BOUTET** (François)	2e canon. serv.	**27 août 1914**
	CHATELET (Marie)	Id.	**7 septembre 1914**
	LANOUZIÈRE (Marie)	Maître-point.	**4 avril 1915**
	ASSETIER (Louis)	Mar. des logis	**7 avril 1916**
	BOYER (Michel)	Id.	**17 avril 1916**
	PAGNON (Julien)	2e canon. serv.	**17 avril 1916**
	MASSÉ (Ader)	2e canon. cond.	**17 avril 1916**
	LALANDE (Gaston)	Brigadier	**9 mai 1916**
	BRISSIAUD (Émile)	2e canon. serv.	**20 mai 1916**
	BÉNEY (Pierre)	Brigadier	**28 mai 1916**
	BOURDEAU (Abel)	Id.	**28 mai 1916**
	MAZELPEUX (Pierre)	2e canon. cond.	**28 mai 1916**
	REVAUD (Charles)	Id.	**28 mai 1916**
	VIAUD (Camille)	2e canon. serv.	**21 décembre 1916**
	JEUILLE (Jean)	Infirmier	**7 juin 1917**
	FAUCHER (Marcel)	Mar. des logis	**13 août 1917**
	LABROUSSE (Jean)	2e canon. serv.	**28 septembre 1917**
9e Batterie	**BONNELLE** (Jean)	2e canon. cond.	**4 décembre 1914**
	CONDEMINE (Élisée)	Maître-point.	**21 octobre 1914**
	COUTAUD (Pierre)	2e canon. cond.	**7 septembre 1914**
	LALIZOU	2e canon. cond.	**26 octobre 1914**
	MALIGNE	2e canon. serv.	**7 septembre 1914**
	RECLUS	Mar. des logis chef	**9 octobre 1914**
	DUBOURDIEU (Henri)	2e canon. serv.	**12 avril 1915**
	GRÉGOIRE	2e canon. cond.	**17 septembre 1915**
	OGER	Id.	**19 septembre 1915**
	HOUCHOU	Sous-lieutenant	**8 mai 1916**
	BRISEBOST (Jean)	1er canon. serv.	**23 janvier 1916**
	CRÉMON (Jean)	2e canon. cond.	**14 avril 1916**
	DESAULIÈRE	Id.	**11 avril 1916**
	JOURDE	Id.	**10 mai 1916**
	ROBERT (Martial)	2e canon. serv.	**10 mai 19116**
	SALLES (Pierre)	Id.	**19 septembre 1916**
	BOILEVIN (Paul)	2e canon. cond.	**12 juin 1917**
	DEGUEURCE (Marius)	2e canon. serv.	**9 octobre 1918**
	VERRON (Célestin)	2e canon. cond.	**13 octobre 1918**
	MARTIN (Gabriel)	Id.	**4 janvier 1919**

Ancestrami